

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

HISTOIRE DU VIEUX TEMPS

MAUPASSANT, GUY DE

Comédie — 1910

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

HISROIRE DU VIEUX TEMPS	5
--------------------------------------	----------

HISROIRE DU VIEUX TEMPS

SCÈNE 1

(Un salon. - Portes au fond et à droite. - Madame Destournelles, habillée en bergère Watteau, arrange sa coiffure devant la glace.)

(Chambre Louis XV. - Grand feu dans la cheminée. - On est en hiver. La vieille marquise est dans son fauteuil, un livre sur les genoux ; elle paraît s'ennuyer.)

LE COMTE

Bonsoir, Marquise.

(annonçant)

UN VALET *(annonçant)*

« Monsieur le comte. »

LA MARQUISE

Enfin, cher comte, vous voici ;
Vous, pensez donc toujours aux vieux amis, - merci.
Je vous attendais presque avec inquiétude ;
De vous voir chaque jour on a pris l'habitude ;
Puis, je ne sais pourquoi, je suis triste ce soir.
Venez, auprès du feu nous allons nous asseoir
Et causer.

5

LE COMTE *(s'asseyant, après lui avoir baisé la main)*

Moi, je suis tout triste aussi, marquise, 10
Et, lorsqu'on se fait vieux, cela démoralise.
Les jeunes ont au coeur cargaison de gaîté ;
Un nuage en leur ciel est bien vite emporté,
Et toujours tant de buts, tant d'amours à poursuivre !
Nous autres, il nous faut de la gaîté pour vivre ; 15
La tristesse nous tue, elle s'attache à nous
Comme la mousse à l'arbre épuisé. Voyez-vous,
Contre ce mal terrible il faut se défendre.
Et puis, tantôt, d'Armout est venu me surprendre ;
Nous avons remué la cendre des vieux jours, 20
Parlé des vieux amis et des vieilles amours ;
Et, depuis ce moment, comme une ombre incertaine,
Je revois s'agiter ma jeunesse lointaine.
Aussi je suis venu, tout triste et tout blessé,
M'asseoir auprès de vous, et parler du passé. 25

LA MARQUISE

Moi, depuis le matin, l'horrible froid m'assiège ;
J'entends souffler le vent, je vois tomber la neige.
A notre âge, l'hiver afflige et fait souffrir :
Quand il gèle bien fort on croit qu'on va mourir.
Oui, causons, car un bon souvenir de jeunesse 30
Ravive par instants notre froide vieillesse.
C'est un peu de soleil...

LE COMTE

Mais dans un jour d'hiver ;
Mon soleil est bien pâle et mon ciel bien couvert.

LA MARQUISE

Allons, racontez-moi quelque folle équipée. 35
Vous étiez, dit l'histoire, un grand traîneur d'épée,
Jadis, monsieur le comte, insolent, beau garçon,
Riche, bon gentilhomme et de fière façon ;
Vous avez fait scandale, et croisé votre lame
Avec plus d'un mari ; car une belle dame, 40
Un soir que nous causions, m'a raconté, tout bas,
Que tous les cœurs sautaient au seul bruit de vos pas.
Si l'on ne m'a menti, vous avez été page,
Grand coureur de ruelle et faiseur de tapage ;
Et vous avez dormi quatre mois en prison 45
Pour un certain manant pendu dans sa maison,
Lequel avait, dit-on, femme jeune et jolie.
La femme d'un manant, comte, quelle folie !
Quatre mois en prison pour cela ! C'eût été
Dame de haute race et de grande beauté, 50
Soit... - Voyons, trouvez-moi quelque galante histoire
De grande dame ; amour romanesque, et l'armoire
Classique où le mari, dans ses retours subits,
Surprend l'amant transi parmi les vieux habits.

LE COMTE

Et pourquoi donc toujours, toujours la grande dame ? 55
Les autres, cependant, plaisent aussi : la femme
Est faite pour charmer, qu'elle soit noble ou non.
La grâce est sans aïeux et la beauté sans nom.

LA MARQUISE

Merci ! -Je ne veux point de vos amours banales.
Vous avez autre chose au fond de vos annales, 60
Cher comte, et maintenant, je vous écoute.- Allez !

LE COMTE

Il faut vous obéir, puisque vous le voulez.
Ah ! certes, le proverbe est bien vrai, sur mon âme,
Qui prétend que Dieu veut ce que veut une femme.
Quand je vins à la Cour j'étais sentimental ; 65
J'ouvris bientôt les yeux ; le réveil fut brutal
Par exemple. J'aimai, j'aimai la toute belle
Comtesse de Paulé. Je la croyais fidèle.
Je la surpris, un soir, aux bras d'un autre amant ;
J'en eus le coeur brisé, marquise, et sottement 70
Je la pleurai deux mois ! Mais la Cour et la Ville
Ont bien ri. Cette engeance est envieuse et vile,
Siffle les malheureux, applaudit au succès ;
J'étais trompé, j'avais donc perdu mon procès.
Pourtant, bientôt après, j'eus une autre maîtresse ; 75
Mais nous logions encore à deux dans sa tendresse.
L'autre était un poète. Il lui tournait des vers,
L'appelait fleur, étoile, astre de l'univers,
Et je ne sais quels noms. - Je provoquai le drôle ;
C'était un bel esprit ; il resta dans son rôle ; 80
Trop lâche pour se battre, il fit un plat sonnet...,
Et l'on en rit encor, me traitant de benêt.
La leçon, cette fois, mit un terme à mes doutes,
Je cessai d'en voir une, et je les aimai toutes.
Or je pris pour devise un dicton très ancien : 85
« Bien fol est qui s'y fie » - et je m'en trouvai bien.

LA MARQUISE

Mais, autrefois, quand vous déclariez votre flamme,
Et soupiriez aux pieds de quelque belle dame,
L'enveloppant d'amour, de respects et de soins,
Parliez-vous ainsi ? 90

LE COMTE

Non ; mais avouez du moins,
Entre nous, que la femme est une enfant gâtée.
On l'a trop adulée, et surtout trop chantée.
Ses flatteurs attitrés, les faiseurs de sonnets,
Lui versant tout le jour, comme des robinets, 95
Compliments distillés au suc de poésie,
En ont fait un enfant gonflé de fantaisie.
Aime-t-elle du moins ? - Point du tout ; il lui faut,
Non l'amour de vingt ans, et dont le seul défaut
Est d'aimer saintement, comme on aime à cet âge, 100
Mais un roué ; celui qu'on regarde au passage
Avec étonnement et presque avec respect,
Toute femme s'émeut et tremble à son aspect,
Parce qu'il est, - mérite assurément fort rare, -
Le premier séducteur de France et de Navarre ! 105
Non qu'il soit jeune, non qu'il soit beau, non qu'il ait
De grandes qualités... rien ; mais cet homme plaît
Parce qu'il a vécu. Voilà la chose étrange ;
Et c'est ainsi pourtant que l'on séduit cet ange !
Mais quand un autre vient demander, par hasard, 110
De quel tribut payer l'aumône d'un regard,
Elle lui rit au nez et demande la lune !
Et, vous le savez bien, je ne parle pas d'une,
Mais de beaucoup.

LA MARQUISE

C'est très galant ; encor merci ! 115
A mon tour, à présent, écoutez bien ceci :
Un vieux renard perclus, mais de chair fraîche avide,
Rôdait, certaine nuit, triste et le ventre vide ;
Il allait, ruminant ses festins d'autrefois,

La poulette surprise un soir au coin d'un bois, 120
Et le souple lapin qu'on prenait à la course.
L'âge, de ces douceurs avait tari la source ;
On était moins ingambe et l'on jeûnait souvent.
Quand un parfum de chasse apporté par le vent
Le frappe ; un éclair brille en sa vieille prunelle. 125
Il aperçoit, dormant et la tête sous l'aile,
Quelques jeunes poulets perchés sur un vieux mur.
Mais renard est bien lourd et le chemin peu sûr,
Et malgré son envie, et sa faim, et son jeûne :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons... pour un plus jeune. » 130

LE COMTE

Marquise, c'est méchant, ce que vous dites là ;
Mais je vous répondrai : Samson et Dalila,
Antoine et Cléopâtre, Hercule aux pieds d'Omphale.

LA MARQUISE

Vous avez en amour une triste morale !

LE COMTE

Non ; l'homme est comme un fruit que Dieu sépare en deux. 135
Il marche par le monde ; et, pour qu'il soit heureux,
Il faut qu'il ait trouvé, dans sa course incertaine,
L'autre moitié de lui ; mais le hasard le mène ;
Le hasard est aveugle et seul conduit ses pas ;
Aussi, presque toujours, il ne la trouve pas. 140
Pourtant, quand d'aventure il la rencontre..., il aime ;
Et vous étiez, je crois, la moitié de moi-même
Que Dieu me destinait et que je cherchais, mais
Je ne vous trouvai pas, et je n'aimai jamais.
Puis voilà qu'aujourd'hui, nos routes terminées, 145

Le sort unit, trop tard, nos vieilles destinées.

LA MARQUISE

Enfin, cela vaut mieux, mais vous avez péché,
Et je ne vous tiens pas quitte à si bon marché.
Savez-vous, mon cher comte, à quoi je vous compare ?
Votre coeur est fermé comme un logis d'avare : 150
Vous êtes l'hôte ; quand on vient pour visiter
Vous vous imaginez qu'on va tout emporter,
Et ne montrez aux gens qu'un tas de vieilleries.
Voyons, plus de détours et trêve aux railleries !
Tout avare, en un coin, cache un coffret plein d'or, 155
Et le coeur le plus pauvre a son petit trésor.
Qu'avez-vous tout au fond ? Portrait de jeune fille
De seize ans, qu'on aima jadis ; légère idylle
Dont on rougit peut-être et qu'on cache avec soin,
N'est-ce pas ? Mais, parfois, plus tard, on a besoin 160
De venir contempler ces images, laissées
Là-bas, derrière soi ; ces histoires passées
Dont on souffre et pourtant dont on aime souffrir.
On s'enferme tout seul, une nuit, pour ouvrir
Certain vieux livre et son vieux coeur ; comme on regarde 165
La pauvre fleur donnée un beau soir, et qui garde
La lointaine senteur des printemps d'autrefois !
On écoute, on écoute, et l'on entend sa voix
Par les vieux souvenirs faiblement apportée.
Et l'on baise la fleur, dont l'empreinte est restée 170
Comme au feuillet du livre à la page du coeur.
Hélas ! Quand la vieillesse apporte la douleur,
Vous embaumez encore nos dernières journées,
Parfums des vieilles fleurs et des jeunes années !

LE COMTE

C'est vrai ! Même à l'instant j'ai senti revenir, 175
Tout au fond de mon coeur, un très vieux souvenir ;
Et je suis prêt à vous le raconter, marquise.
Mais j'exige de vous une égale franchise,
Caprice pour caprice, et récit pour récit ;
Et vous commencerez. 180

LA MARQUISE

Je le veux bien ainsi.
Pourtant mon histoire est un simple enfantillage.
Mais, je ne sais pourquoi, les choses du jeune âge
Prennent, comme le vin, leur force en vieillissant,
Et d'année en année elles vont grandissant. 185
Vous connaissez beaucoup de ces historiettes :
C'est le premier roman de toutes les fillettes,
Et chaque femme, au moins, en compte deux ou trois ;
Je n'en eus qu'une seule ; et c'est pourquoi, je crois,
Je l'ai gardée au coeur plus vive et plus tenace ; 190
Et dans ma vie elle a rempli beaucoup de place.
J'étais bien jeune alors, car j'avais dix-huit ans ;
J'avais appris à lire avec les vieux romans ;
J'avais souvent rêvé dans les vieilles allées
Du vieux parc, regardant, le soir, sous les saulées, 195
Les reflets de la lune, écoutant si le vent
Ne parlait pas d'amour à la branche, et rêvant
A celui que tout bas la jeune fille appelle,
Qu'elle attend, qu'elle croit que Dieu créa pour elle !
Puis voilà que celui que j'avais tant rêvé, 200
Jeune, fier et charmant, un jour, est arrivé ;
Et je sentis bondir mon coeur de jeune fille.
Je me pris à l'aimer ; il me trouva gentille...

Mon beau jeune homme, hélas ! parti le lendemain ;
Rien de plus : un baiser, un serrement de main, 205
Un regard échangé qu'il oublia bien vite.
Il s'était dit : «Elle est mignonne, la petite.»
Et cela lui sortit du coeur ; mais Dieu défend
De se jouer ainsi de l'amour d'une enfant !
Ah ! vous trouvez la femme insensible ; elle saute 210
De caprice en caprice ; allez, c'est votre faute.
Elle pourrait aimer, mais vous l'en empêchez ;
Le premier amour qui lui vient, vous l'arrachez !
Pauvre fille ! j'étais bien folle et bien crédule ;
Mais vous allez trouver cela fort ridicule, 215
Vous qui raillez l'amour... Longtemps je l'attendis !...
Comme il ne revint pas, j'épousai le marquis.
Mais je confesse que j'aurais préféré l'autre !
J'ai mis mon coeur à nu, découvrez-moi le vôtre
Maintenant. 220

LE COMTE (*souriant*)

Ainsi, c'est une confession ?

LA MARQUISE

Et vous n'obtiendrez pas mon absolution
Si vous raillez encor, méchant homme insensible.

LE COMTE

C'était dans la Bretagne, à l'époque terrible
Qu'on nomme la Terreur. - Partout on se battait, 225
Moi j'étais Vendéen ; je servais sous Stofflet.
Or, cela dit, ici commence mon histoire.
On venait, ce jour-là, de repasser la Loire.
Nous étions demeurés, postés en partisans,

Quelques braves amis, quelques vieux paysans, 230
 Et moi leur chef, en tout peut-être une centaine,
 Cachés dans les buissons qui contournaient la plaine,
 Protégeant la retraite et cédant peu à peu.
 Nos hommes, à la fin, avaient cessé le feu ;
 Et l'on se dispersait, selon notre coutume, 235
 Quand un soldat soudain, un Bleu, qui, je présume,
 S'était, grâce aux buissons, avancé jusqu'à nous,
 Sauta dans le chemin et me tira deux coups
 De pistolet. J'ouvris la tête de ce drôle ;
 Mais j'avais, pour ma part, deux balles dans l'épaule. 240
 Tout mon monde était loin. En prudent général,
 J'enfonçai l'éperon aux flancs de mon cheval.
 Alors, à travers champs, et la tête éperdue,
 Comme un fou qui s'enfuit, j'allai, bride abattue ;
 Tant qu'enfin, harassé, brisé, n'en pouvant plus, 245
 Je tombai, tout en sang, au revers d'un talus.
 Mais bientôt, près de moi, je vis une lumière
 Et j'entendis des voix. - C'était une chaumière
 Où je heurtai, criant : « Ouvrez, au nom du roi ! »
 Et puis, à bout de force et tout raidi de froid, 250
 Je m'affaissai, soudain, en travers de la porte.
 Suis-je resté longtemps étendu de la sorte ?
 Je ne sais ; mais, alors que je repris mes sens,
 J'étais dans un bon lit bien chaud ; de braves gens,
 Attendant mon réveil avec inquiétude, 255
 S'empressaient, m'entouraient, pleins de sollicitude ;
 Et je vis, au milieu de ces lourdauds Bretons,
 Comme un oiseau des bois couvé par des dindons,
 Une enfant de seize ans ! ah ! marquise, marquise !
 Quelle tête ingénue et quelle grâce exquise ! 260
 Comme elle était jolie avec ses cheveux blonds
 Sous son petit bonnet, si soyeux et si longs,
 Qu'une reine pour eux eût donné sa richesse !

Puis elle avait des pieds et des mains de duchesse ;
 Si bien que je doutai très fort de la vertu 265
 De sa grosse maman ; j'aurais pour un fêtu
 Vendu mes droits d'auteur, à la place du père.
 Dieu ! Qu'elle était jolie avec sa mine austère
 Et pudique ! - Et durant quatre nuits et trois jours
 Elle ne quitta pas mon chevet ; et toujours 270
 Je la voyais auprès de moi, tantôt assise,
 Tantôt debout, lisant dans son livre d'égglise
 Et priant, mais pour qui ? - Pour moi, pauvre blessé ? -
 Ou pour un autre ? Puis, son petit pied pressé
 Allait, venait, trottait lestement par la chambre ; 275
 Et puis, de ses yeux clairs et dorés comme l'ambre,
 Elle me regardait ; car elle avait un oeil
 Jaune comme celui de l'aigle, et plein d'orgueil ;
 Et même j'éprouvai, quand je vous vis, marquise,
 Pour la première fois, une grande surprise, 280
 En retrouvant cet oeil et ce regard pareil
 Qu'on eût dit éclairé d'un rayon de soleil.
 Elle était, sur ma foi, si fraîche et si jolie
 Que, presque à mon insu, j'avais fait la folie
 De me mettre à l'aimer. - Mais voilà qu'un matin 285
 J'entendis le canon gronder dans le lointain.
 Mon hôte entra soudain, tout pâle et hors d'haleine :
 « Les Bleus ! les Bleus ! dit-il, ils vont cerner la plaine,
 « Sauvez-vous ! » - Cependant j'étais bien faible encor,
 Mais je me dépêchai, car le temps pressait fort. 290
 Comme un cheval frissonne au bruit de la trompette,
 La fièvre du combat me montait à la tête.
 Mais elle, tout de noir vêtue, et comme en deuil,
 Quelques larmes aux yeux, m'attendait sur le seuil.
 Elle tint l'étrier quand je me mis en selle ; 295
 En galant chevalier je me penchai vers elle,
 Et déposai gaîment un baiser sur son front.

Elle se redressa comme sous un affront ;
Un fauve éclair jaillit de sa fière prunelle,
Et rougissant de honte : « Ah ! Monsieur », me dit-elle. 300
Certes, elle n'était point ce que j'avais pensé ;
Elle avait trop grand air, et j'avais offensé
Gauchement, lourdement, la noble jeune fille,
L'enfant de quelque ancienne et fidèle famille
Que de vieux serviteurs cachaient au milieu d'eux, 305
Quand le père, avec nous, luttait contre les Bleus.
Ah ! Je fis tout d'abord contenance assez sotté ;
Mais j'étais, en ce temps, quelque peu Don Quichotte,
Et tous les vieux romans me tournaient le cerveau.
Aussi, de mon cheval, descendant aussitôt, 310
Je fléchis humblement un genou devant elle,
Et je lui dis : « Pardon, pardon, mademoiselle ;
« Ce baiser, croyez-moi, car je ne mens jamais,
N'est point d'un libertin ou d'un étourdi, mais,
Si vous le voulez bien, sera de fiançailles. 315
Je reviendrai, si le permettent les batailles,
Chercher gage d'amour que je vous ai laissé. »
« Soit, dit-elle en riant. - Adieu ! mon fiancé. »
Elle me releva ; puis, de sa main mignonne
M'envoyant un baiser : « Allez, on vous pardonne, 320
Dit-elle, et revenez bientôt, bel inconnu ! » -
Et je partis.

LA MARQUISE *(tristement)*

Et vous n'êtes pas revenu ?

LE COMTE

Mon Dieu ! non. Mais pourquoi ? Je ne sais trop moi-même.
Je me suis dit : Est-il possible qu'elle m'aime 325
Cette enfant que je vis un instant ? Pour ma part

L'aimais-je ? J'hésitais. J'arriverais trop tard,
 Peut-être, pour trouver ma belle jeune fille
 Aimant quelque autre, aimée et mère de famille ?
 Et puis ce vain propos d'un fou, dit en passant, 330
 Sans doute avait glissé sur elle, lui laissant
 Un mignon souvenir, une douce pensée.
 Et puis, la trouverais-je où je l'avais laissée ?
 M'étais-je pas trompé ? Ne valait-il pas mieux
 Garder ce souvenir lointain, frais et joyeux, 335
 La voir telle toujours que je me l'étais peinte,
 Et ne point revenir et la revoir, de crainte
 De ne trouver, hélas ! que désillusion ?
 Mais il m'en est resté comme une obsession,
 Une vague tristesse au coeur, et comme un doute 340
 D'un bonheur coudoyé, mais laissé sur ma route.

LA MARQUISE *(avec des sanglots dans la voix)*

Elle l'aurait peut-être aimé, cet inconnu ?
 Dieu seul le sait ! mais vous n'êtes point revenu.

LE COMTE

Marquise, aurais-je donc commis un si grand crime ?

LA MARQUISE

Ne me disiez-vous point, tout à l'heure : « J'estime 345
 « Que l'homme est comme un fruit que Dieu sépare en deux.
 « Il marche par le monde ; et, pour qu'il soit heureux,
 « Il faut qu'il ait trouvé, dans sa course incertaine,
 « L'autre moitié de lui ; mais le hasard le mène ;
 « Le hasard est aveugle et seul conduit ses pas ; 350
 « Aussi, presque toujours, il ne la trouve pas.
 « Pourtant, quand d'aventure il la rencontre, il aime.

«Et vous étiez, je crois, la moitié de moi-même
« Que Dieu me destinait et que je cherchais, mais
«Je ne vous trouvais pas, et je n'aimai jamais.
«Puis voilà qu'aujourd'hui, nos routes terminées,
«Le sort unit, trop tard, nos vieilles destinées.»
Trop tard, hélas, car vous n'êtes pas revenu !

355

LE COMTE

Marquise, vous pleurez !...

LA MARQUISE

Ce n'est rien, j' ai connu
La pauvre fille dont vous parliez tout à l'heure ;
Ce récit m'attrista ; voilà pourquoi je pleure.
Ce n'est rien.

360

LE COMTE

L'enfant qui jadis reçut ma foi,
Marquise, c'était vous !

365

(Le comte se met à genoux et lui baise la main. - Il est très ému.)

LA MARQUISE

Eh bien ! oui, c'était moi...

LA MARQUISE *(après un moment de silence)*

Allons, n'y pensons plus ; il est un temps aux roses.
Notre vieux front pâli n'est plus fait pour ces choses.